Johanna Lehr, La Thora dans la cité. L'émergence d'un nouveau judaïsme religieux après la Seconde Guerre mondiale

Paris, Éditions Le Bord de l'eau, 2013, 200 p.

Mira Niculescu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/25537>

DOI : 10.4000/assr.25537

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2013

Pagination : 229

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Mira Niculescu, « Johanna Lehr, La Thora dans la cité. L'émergence d'un nouveau judaïsme religieux après la Seconde Guerre mondiale », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 164 | 2013, mis en ligne le 05 mars 2014, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/25537> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.25537>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Johanna Lehr, La Thora dans la cité. L'émergence d'un nouveau judaïsme religieux après la Seconde Guerre mondiale

Paris, Éditions Le Bord de l'eau, 2013, 200 p.

Mira Niculescu

RÉFÉRENCE

Johanna Lehr, La Thora dans la cité. L'émergence d'un nouveau judaïsme religieux après la Seconde Guerre mondiale, Paris, Éditions Le Bord de l'eau, 2013, 200 p.

- 1 Quel est le visage du judaïsme dans la France d'après-guerre ? Après le cataclysme non seulement humain, mais aussi théologique de la *Shoah*, comment enseigner le judaïsme à une communauté tout juste renaissant de ses cendres ?
- 2 C'est à ces questions que s'attelle *La Torah dans la cité*. Le point de départ de la réflexion de la thèse de sciences politiques dont est tiré cet ouvrage, est donc d'abord un point de rupture. Pour Johanna Lehr, 1940 a mis fin sans appel au paradigme du « franco judaïsme » qui présidait dans la France moderne. En 1791, dans le sillage de la philosophie universaliste des Lumières qui révolutionnait alors le paysage philosophique européen, l'émancipation politique des Juifs de France avait donné naissance à un nouveau mode de judéité : l'israélisme français. Comme l'avait préconisé Clermont-Tonnerre, par contrat explicite avec l'État, le Juif français se voyait doté d'une double identité : citoyen de l'État français d'une part, individu de « confession israélite » de l'autre. Or pour Johanna Lehr, en retirant aux Juifs de France leur citoyenneté en 1940, l'État français avait rompu sa part du contrat. C'est pourquoi l'auteur focalise sa thèse sur l'existence d'un lien direct entre la Seconde Guerre mondiale et la « sortie du franco-judaïsme ». L'ouvrage vise donc à décrire le nouveau paradigme qui s'est dessiné selon Lehr dans la France d'après-guerre : un paradigme décidé cette fois par les intéressés, c'est-à-dire par la communauté juive. Ce nouveau paradigme signerait à la fois la fin du clivage théologicopolitique entre « homme juif et citoyen français » et le début d'une nouvelle approche de l'éducation juive, à la fois plus séculière et plus centrée sur la Torah.
- 3 L'auteur situe le point de départ de cette reconstruction-réinvention du judaïsme français au cœur de la guerre, dans la forme particulière qu'a prise la résistance juive en s'articulant doublement autour d'un patriotisme français sans faille d'une part, et d'un réinvestissement de l'étude de la Torah d'autre part. Les situations extrêmes, on le sait, tendent à provoquer deux effets contradictoires : elles éloignent les uns de la religion, tandis qu'elles en approchent les autres. C'est sur le deuxième aspect que J. Lehr a choisi de se pencher. En adoptant une démarche historiographique principalement basée sur la recherche d'archives et sur les entretiens, l'auteur situe le « retour » de Juifs français vers l'étude de la Torah dès le cœur de la guerre. Le « nouveau » judaïsme religieux français aurait donc pris naissance dès le début des années 1940, à travers la constitution de cercles d'études clandestins adjoints aux réseaux de résistance juive.
- 4 Dans un premier temps, l'auteur se penche donc sur cet effet « contre-intuitif » – en apparence seulement – de la guerre et de la persécution juive : sur un mouvement de réappropriations individuelles de la Torah, et par là de l'identité et de l'appartenance

juive. L'émergence de la « résistance biblique » aurait constitué selon elle la forme embryonnaire du nouveau modèle éducatif juif déployé après après-guerre. Mais les effets de la résistance biblique iraient beaucoup plus loin : ce mouvement, selon Lehr, aurait préfiguré la définition du « judaïsme français » qui a émergé pour se substituer au « franco-judaïsme » d'avant 1940.

- 5 Dans un second temps, l'auteur montre comment ces cercles d'étude ont donné naissance aux premières institutions éducatives juives françaises d'après-guerre. La majeure partie de l'ouvrage consiste donc à dresser le portrait de ces dernières, à travers une chronologie de la constitution de nouvelles institutions éducatives (de l'école d'Orsay à l'Université du Judaïsme en passant par l'École Normale Israélite Orientale), une présentation de leurs principales figures fondatrices (de Robert Gamzon et Jacob Gordin à Léon Ashkenazi en passant par Emmanuel Levinas et André Neher), et une description de leurs orientations théoriques.
- 6 La narration historiographique proposée par Lehr suit la cristallisation institutionnelle de ces groupes au départ informels et affinitaires pour montrer leur évolution structurelle, mais aussi idéologique. C'est sur le virage vers le sionisme religieux de la nouvelle École juive française à la fin des années 1960, virage inattendu au regard de leur contexte politico-idéologique de départ, que se conclut l'ouvrage.
- 7 De telles observations auraient gagné à être développées, notamment au regard du reste de l'ouvrage, qu'elles semblent contredire d'une manière qu'il aurait été très intéressant de chercher à comprendre. Car ce que l'ensemble de l'ouvrage décrit, c'est bien la sécularisation de l'enseignement religieux juif dans l'immédiat après-guerre en France. Or, au regard de telles conclusions, mais aussi plus largement au regard de l'objet de la recherche elle-même, qui porte spécifiquement sur les institutions éducatives plutôt que religieuses, le sous-titre de l'ouvrage ne peut qu'étonner. En effet, d'une part, en se focalisant sur l'éducation, Johanna Lehr passe complètement sous silence la reconstruction de la « religiosité » juive en France à proprement parler. Or si elle clame la fin absolue du modèle du franco-judaïsme d'avant-guerre, force est de constater qu'au niveau purement religieux, le judaïsme français demeure régi par la même organisation consistoriale centralisée mise en place sous Napoléon. Il semblerait donc qu'il faille nuancer la thèse de la « rupture ». D'autre part, ce que cette recherche met en évidence sans le formuler comme tel, c'est précisément un processus de sécularisation interne de l'enseignement juif : « ni yeshiva ni lycée », les nouvelles institutions éducatives, nous apprend l'auteur, mettent le bémol sur la question de la pratique religieuse, s'ouvrent aux matières séculières, et dans leur lecture des textes juifs, se concentrent sur les aspects philosophiques et éthiques plutôt que théologiques ou homilétiques. L'auteur met en évidence le début d'un double mouvement de repositionnement de l'éducation juive par rapport à la culture occidentale : ouverture de l'éducation juive à des sujets séculiers et occidentaux comme la philosophie et la psychologie d'une part, et recentrage des textes juifs sur eux-mêmes plutôt que sur la référence hétéronome à la rationalité occidentale, comme c'était le cas du modèle israélite français d'autre part : dans le sillage de la pensée de Gordin, l'innovation des fondateurs de l'École de Paris est de revendiquer le texte biblique comme source légitime pour penser le monde. S'ensuit une double conséquence : d'une part l'exégèse biblique n'est plus seulement un exercice religieux, mais philosophique ; d'autre part la pensée occidentale n'est plus la seule référence intellectuelle légitime. La Torah, affirment des penseurs d'après-guerre comme Levinas et Askénazi, est une source de

pensée aussi pertinente que la philosophie gréco-latine de l'antiquité ou classique de l'Europe de l'Ouest, et elle doit retrouver ses lettres de noblesse. C'est le temps du développement de la philologie et de la philosophie biblique et talmudique, de l'ouverture à la Torah de nouveaux publics moins religieux, et de la multiplication des cercles d'étude. Le judaïsme après-guerre que décrit Lehr est donc celui d'un retour au texte et à la « judéité » comme identité et positionnement intellectuel et éthique légitime, plutôt qu'au « judaïsme » comme religion, et c'est une distinction qu'il aurait valu la peine de mettre davantage en valeur.

- 8 Il semble donc difficile de parler de « judaïsme religieux » lorsque c'est précisément la description d'un réinvestissement intellectuel plutôt que religieux de la Torah qui fait l'objet de cette thèse. C'est pourquoi s'il fait sens d'évoquer l'émergence d'un « nouveau judaïsme », on voit plus difficilement en quoi celui-ci est « religieux », ou en quoi le « judaïsme religieux » est représenté dans cette recherche. Le sous-titre de l'ouvrage semble donc contredire ce qu'il a pour vocation d'annoncer, à savoir comment la Torah est réinvestie de manière séculière, comme ressource intellectuelle et identitaire – et c'est la description de ce processus qui fait l'intérêt de cette recherche.